

Miss Ahtar

CODE AMOUR

Collection
~La Datcha~



La Mêsonetta

CODE AMOUR

de

Miss Ahtar

Collection ~ La Datcha ~

Les Éditions de La Mêsonetta

Roman français du XXI^e siècle



Tous droits réservés aux Éditions de La Mêsonetta ©[®]

" Nuit du Chasseur ", Miss Achtar



Lecteur.trice,

Chacun.e de nous livre trop de batailles dans une si courte existence. Alors, dépassons au moins les genres, les sous-genres, ces cases stériles qui nous castrent, qui nous lient, et qui nous rendent si malheureux.ses.

Affranchissons-nous, désormais ! Descellons les murs de notre propre prison, pierre par pierre, patiemment, à grands coups de burin, pour qu'il ne reste, à la fin, que la quintessence de la vie. Alors, libres, l'Amour et la Passion voleront, en toute liberté, dans nos cœurs. Sans tabou.

1. Toi et moi, le monde entier, toi seule à mes côtés.

Ce matin, j'ai décidé d'essayer de paraître de nouveau sexy, après une période morose, tristounette. Il faut dire que certains médicaments pour femme pré-ménopausée ont tendance à lourdement anéantir le goût de soi-même, en tuant la plus petite parcelle de libido qui se cacherait encore en nous. Ma gynécologue a oublié de me prévenir... J'ai consommé cette daube miniature pendant environ cinq ans. Mais aujourd'hui, après une petite opération chirurgicale (cette pilule étant devenue dangereuse pour le système vasculaire), c'est de l'histoire ancienne. Fini le petit comprimé qui brûle la sève encore bien présente après la quarantaine. Effectivement, sans ce vilain petit compagnon du matin, je reprends contact avec moi-même. De nouveau, je me regarde dans le miroir sans faire : "pfffff ! la vache ! C'est définitivement fichu". De nouveau, je sens bourdonner un vif désir de plaire. Au travail, on se pose beaucoup de questions.

— Sophie ! Mais qu'est-ce qui se passe en ce moment dans ta vie ? T'es mieux que d'habitude, franchement, c'est bizarre...

— Je suis en pleine thérapie résurrectionnelle, fichez-moi la paix.

Il faut dire que mes collègues, au tact légendaire, croient, bien sûr, que cette métamorphose vient du fait que je me ferais peut-être sauter par un collègue. Alors, comme je suis de nature empathique et généreuse, je les laisse librement fantasmer à leur guise : ça ne doit certainement pas leur faire de mal ! Et puis, ce fameux collègue, il est bel homme, un mâle

comme je les aime, avec les biceps et l'humour. C'est très flatteur pour moi qui en ai grand besoin en ce moment. Lui, joue le jeu admirablement, instinctivement. C'est vrai, on s'aime d'une certaine façon. Mes collègues fantasment aussi car ils ne connaissent rien de ma vie : ils supputent, ils inventent et parfois médisent, les petits félons... La calomnie n'est-elle pas l'arme de la vermine ? Mais, j'ai un principe que je m'efforce de suivre envers et contre tous, malgré les coups de bélier que je reçois parfois en plein cœur, avec pour seule armure, mon soutien-gorge en dentelles. Ma vie intime, au travail, c'est vitres fumées, portes fermées et le tout en blindé. Impossible de guigner à l'intérieur. Je sens bien que ça les embête... Mais ce n'est pas parce qu'on est obligé de travailler ensemble, que tout doit être mis en commun. L'idée que l'univers serait une grande partouze où tout le monde matte les orgasmes de tout le monde, m'a toujours répugnée. Je suis terriblement pudique, exclusive et possessive. De ce fait, il m'est impossible de faire l'amour en public, sauf avec une plume et en solitaire.

Ce matin phénixien, donc, cheveux blonds au vent, yeux bleus rieurs, talons aiguilles, jeans moulant, décolleté aguicheur, je monte dans ma kangoo. Direction : domicile de mon Amour. Nous n'habitons pas ensemble, non pour brouiller les pistes, mais ce choix s'est juste imposé naturellement au fil du temps, à cause de nos deux caractères de cochon. En amour, il faut être honnête et lucide, c'est déjà un bon point de départ. Du haut de mes 48 ans, j'ose maintenant l'avouer : je suis fille unique. Que de défauts pour les autres ! L'enfant unique. C'est la parabole du personnage de l'égoïste qui se glisse dans la peau de l'égocentrique. Lorsque les autres, les « normaux », apprennent mon statut familial, je lis indubitablement dans leurs yeux : « Oh ! Quelle tare, mon Dieu ! Elle doit

avoir tous les défauts, impossible de lui faire confiance, elle veut tout, pour elle toute seule. » J'en ai pas mal, il est vrai, mais pas tous quand même ! Personne ne cherche à connaître notre histoire finalement, ni la manière dont on a été élevé. Ils jugent de suite, avec une telle rigidité ! Ils oublient seulement que notre papa, notre maman n'ont pas été débiles et qu'ils nous ont appris le partage. Mon père m'aurait giflée si je n'avais pas voulu partager. Chez nous, on est tous enfant unique car nos parents sont issus d'une famille paysanne nombreuse et très pauvre. Dormir dans une masure, avec les rats, fut leur quotidien de bambins dans les années trente, quarante. Mes cousins et moi, avons été élevés ensemble et l'on se donnerait notre chemise. J'ai souvent vu, a contrario, des frères et sœurs se déchirer pour une part de gâteau ou un bout de chocolat. Nous, jamais. Les cérémonies d'héritage se sont toujours déroulés sans anicroche. Dans notre famille, personne n'a jamais coupé les jarrets de l'autre pour le faire trébucher. Cependant, malgré tout, j'ai encore honte de dire que je suis fille unique. La violence et la jalousie des autres ont gravé en moi, les stigmates indélébiles, en deux lettres « FU », comme ceux que l'on pose sur la croupe des bêtes. La société n'est pas innocente car elle a toujours attisé ce genre d'opprobre silencieux et son fer rouge fait encore beaucoup trop de victimes. J'avoue tout de même, que mon véritable péché, insupportable pour la majorité de la race humaine, digne d'un vrai défaut d'enfant unique, est mon indépendance, que dis-je, ma sauvagerie ! Oui, je l'avoue, j'ai parfois besoin d'être seule. La solitude me régénère, je me ressource dans le silence. Et comme mon Amour, issu d'une famille de six enfants, a exactement le même penchant, nos deux indépendances se sont enlacées, avec délice, à l'abri de la dangereuse perfidie des regards.

J'arrive à destination.

Elle m'attend en bas de son immeuble, toujours belle à 49 ans, malgré les années qui s'égrainent et son corps qui a changé. Très femme, cachant son petit côté mec derrière une apparence et une maturité ultra-féminines. Grande, élancée, terriblement brune, aux yeux de loup, au regard de velours. [Kabyle](#)... cent pour cent. Orientale. Petit piercing diamanté sur le nez. Il faut d'abord tomber amoureux pour ensuite aimer d'Amour. C'est ce qui m'est arrivé en juillet 2005. Jeune fille, les réalisateurs algériens la désiraient instamment, se pâmant, langue pendante, devant elle, à chacun de ses pas. Mais son père lui avait intimé avec la plus grande fermeté :

— Non, ma fille, il n'en est pas question ! Tu seras professeur de Français.

Le patriarce avait décidé de sa vie. Impossible, pour lui, d'envisager que sa fille chérie, son portrait craché jalousement couvé, parcoure le monde et lui échappe. On parle souvent de l'amour parental mais peu de l'amour filial. Pour ne pas voir couler une larme des yeux autoritaires de son « baba » (son papa), elle plia le genou en signe d'allégeance, s'inclinant devant la volonté du maître de maison.

Terriblement brune et moi, très blonde. Je sais bien que nous jouons depuis dix ans le plus gros stéréotype de tous [les films X](#) : la brune et la blonde. Mais, c'est juste notre petit quotidien à nous deux et, à bien y réfléchir, ce cliché est, peut-être, né d'une réalité rouge-passion, bien vivante et moins imaginaire que l'on peut croire. Les contraires s'attirent, n'est-ce pas ? Mais qui se ressemble, s'assemble. Lorsque nous sortons, je croise souvent la tentation sur des regards d'hommes et de femmes, alors

que jamais, au grand jamais, nous n'avons une attitude ostentatoire. Jamais, nous ne nous affichons. Les jeunes générations s'en chargent pour nous et excellent en la matière. Mais notre complicité éclatant au grand jour, malgré nous, ne passe, quelquefois, pas inaperçue. Notre alchimie fait des envieux.

Warning. Je m'arrête sur le trottoir, garée n'importe comment, comme d'habitude. Elle monte dans la voiture en jouant la belle indifférente mais je sais bien qu'elle me surveille sans cesse du coin de l'œil... Typiquement méditerranéen.

— A ya (vas-y !) T'as toujours pas lavé ta voiture ? ! Bientôt, elle va ressembler à une porcherie !

— Elle me véhicule, c'est tout ce que je lui demande, mon cœur.

— Quand même ! Regarde tous ces papiers de bonbons qui traînent !
ARRRête de manger des bonbons ! Qu'est-ce qui se passe en ce moment ?
Tu veux concourir pour Miss Bibendum ?

— Mais non. C'est juste MON moyen personnel pour lutter contre la préménopause, rien de plus, chérie.

— Quand je t'ai connue, tes bras n'étaient pas plus gros qu'une pièce d'un euro ! Et maintenant, on dirait ceux de celles qui roulent le couscous au bled... Ya rabi, laaziz !

Elle est énervée. Ma voiture, c'est juste un prétexte. Je sens spontanément que quelque chose la chagrine, car ses sourcils sont tout froncés comme le lamentable devoir de maths à 3 sur 20 que j'avais renié, un jour de mes

quinze ans, en le froissant dans mes deux mains déçues. Ce doit être le boulot. Impossible que ce soit moi la source de cette contrariété, je suis adorable en ce moment...

— Je suis hors de moi, on me prend pour une traînée ou quoi ! Ce petit con ! Il s'est mis à se toucher comme s'il se branlait ! Tu te rends compte !

Sûr, c'est un problème au boulot.

— Et Monsieur ne veut pas prendre son cahier et écrire la leçon, il préfère jouer avec son portable et me dit qu'il faut bien qu'il réponde à sa mère ! EN PLEIN COURS ! À un mois du BAC, tu te rends compte ! Là, j'en ai ras-le-bol ! Je vais téléphoner au rectorat, je démissionne ! Je pourrais être sa grand-mère et il se branle devant moi ! Tu te rends compte ! Je n'en peux plus. Hier, un morveux a fait courir le bruit que j'étais une actrice porno et que la vidéo courait sur YouTube. Tu crois que le proviseur aurait pris ma défense ! NON ! Monsieur a simplement dit : "Ils sont jeunes encore... Madame, il faut les excuser..."

Oui. Je me rends compte. Être professeur en France, c'est aujourd'hui, côtoyer les méandres de l'enfer. Je me rends compte de tout. Monia a déjà vécu ce calvaire dans son Algérie d'origine. Là-bas, on la traitait aussi de pute : elle a toujours refusé de mettre le voile, arborant fièrement ses mini-jupes, son rouge à lèvres et sa cigarette et s'interdisant de parler arabe dans les conseils de classe, comme un point d'honneur à son émancipation de femme de Lettres franco-algérienne kabyle. Ma Résistante, Mon Amour, mon Âme. Aujourd'hui, les affronts recommencent, mais sur Terre française. En une seconde, mes talons se sont liquéfiés, mon décolleté s'est dégonflé, les bouclettes de mes

cheveux se sont débouclées. Quant à mon jeans, soudain, il me boudine, je desserre un bouton : CHTONG ! J'ai besoin de respirer un grand coup ! Cet après-midi d'amour, comme je l'avais rêvé, ne le sera jamais. Je vais m'employer à laver ce nouvel affront pour qu'il ne laisse pas un millimètre de tâche indélébile dans le cœur de ma Moitié. Il me faudra bien tout l'après-midi, je crois.

— Hier, je me suis lâchée sur le net, je n'en pouvais plus après la réunion parents-profs et aujourd'hui cet espèce de deb (âne) ! Tu as lu ce que j'ai écrit sur mon facebook ?

— Oui chérie, c'est très bien, écris, continue, ne t'arrête pas.

Bien sûr, que j'ai lu ce qu'elle a écrit sur son mur :

"On assiste à une montée des agressions de parents contre les professeurs. Le plus souvent, ces agressions se produisent quand un professeur a donné une mauvaise note ou une punition. Il fut un temps où les parents avaient des principes, ils se rangeaient toujours derrière l'avis du professeur. Et si les enfants étaient punis à l'école, ils étaient punis une seconde fois, et beaucoup plus sévèrement, le soir à la maison ! Aujourd'hui, ces géniteurs ne supportent pas qu'on touche à un cheveu de leurs « petits chéris ». Déçue, fatiguée, dégoûtée par ce système. Un bras de fer hier, avec un couple de parents, violents, irrespectueux, aux intimidations menaçantes."

Je suis tout, de mes yeux malheureux, en silence, dépitée.

— Et puis, arrête de manger des bonbons Benti (ma fille chérie) ! Pourquoi tu t'es mise à manger des bonbons comme ça ? ! Hein ?

Alleh (pourquoi) ? C'est incroyable ! On dirait ma mère ! Mais elle, elle a le droit, la pauvre, à son âge ! C'est normal ! Ya rabi laaziz ! En principe, une olive par jour, et baraket, ça devrait te suffire ! Au bled, c'est ce qu'ils font ! Une olive et atek saha (merci), j'ai bien mangé ! Une deuxième ? Atek saha, c'est trop ! Tu ne peux pas faire comme les bledards ! Tu n'es pas raisonnable.

— C'est juste le premier bonbon de la journée, tu sais... ça me donne de l'énergie, mon bébé.

— Tu mens ! Il y a des papiers partout, je ne sais même plus où mettre les pieds ! Boutarmine va !

"Boutarmine" en dialecte algérien signifie "grosses fesses". Bien que ce ne soit pas du tout un compliment, ce mot me fait toujours rire, elle le sait. Et quand elle l'emploie, son moral n'est pas encore en-dessous du zéro, malgré tout.

Arrivées à la plage – notre destination préférée – nous décidons de nous poser en évitant la surpopulation environnante. Un peu d'intimité ne nous fera pas de mal. Je me déshabille. Son œil en coin me jette un subreptice regard. Étrange... Aucune réflexion. Il faut dire qu'il y a quelques temps, j'ai éclaté en crise quadragénaire aiguë, lui déballant que JE LE SAVAIS, que je m'en étais bien aperçue, toute seule comme une grande, mais que j'aurais aimé qu'elle me le dise en face, car ça arrive TOUJOURS au bout du compte, que c'est NORMAL, qu'effectivement je n'ai plus trente ans, que ce n'est pas si facile de se le prendre en pleine figure mais que désormais, je m'étais confite tout entière, dans une résignation sucrée-salée, totalement emplie de modestie, avalant chaque

jour ma petite cuillère de vieillesse en tentant de ne pas trop faire la grimace. Parce que le simple fait que ma bien-aimée ne me désire plus, m'est juste devenu tout bonnement insupportable. Parce que je suis une inaltérable naïve, romantique et sentimentale : LE VRAI COCKTAIL MORTEL, je pensais que ça allait durer toute la vie, que même à quatre-vingts piges, elle me dirait encore et encore...

— Ma chérie, ta mère est une magicienne, elle a mis toutes les étoiles du ciel dans tes yeux...

ou encore :

— Wallah ! (Seigneur Jésus !) Je ne me laisserai jamais de t'embrasser...

Comme aux premiers jours. Sur ma terrasse surplombant le lac, un soir brûlant de juillet, ses belles mains, héritage paternel, mates, rassurantes, aux longs doigts puissants, m'étreignant les hanches, ses lèvres de flamme effleurant ma bouche.

Dix ans de galère se sont écoulées et j'ai eu un mal fou à barrer vents contraires.

— Encore un bonbon ! Mais à ce rythme, tu vas nous siffler tout le paquet dans l'après-midi ! Ouchbik ma chérie ? (que se passe-t-il ma chérie ?).

Sa voix s'est faite plus tendre et douce. Je reprends encore un bonbon sous ses yeux éberlués. D'un ton toujours calme, réfléchi et posé mais un brin provocateur, je signe et persiste :

— Celui-là, ce n'est pas le même, il est à la vitamine...

— Vitamine rime avec boutarmine ...

Elle baisse les armes face à un tel entêtement dans la gourmandise et alors nous pouvons commencer à taffer sur le calumet.

La plage, c'est le meilleur endroit pour qu'elle puisse décompresser. Monia c'est la recordwoman la plus rapide au monde de la décompression : il faut juste qu'il fasse horriblement chaud et que le soleil brille de tous ses feux, sans l'ombre d'un nuage. Si la journée est froide, humide, nuageuse et venteuse, laissez tomber, c'est mort. Il faut préciser, à sa décharge, qu'une vilaine maladie la ronge, la sclérodermie, maladie auto-immune qui, en cas de froid, paralyse les vaisseaux sanguins de ses extrémités. Ainsi ses doigts et ses pieds deviennent tout noirs, comme ceux de la créature du docteur Frankenstein après de multiples et improbables coutures. Sauf que là, il n'y a aucun truquage ! Le cœur, les reins et les poumons sont progressivement atteints et ça ne se recoud pas. Son lourd médicament la rend souvent irascible et sa libido approche le niveau de celle d'une maison de retraite, en phase finale. J'ai TOUT essayé pour la soulager de ces sales crises ! Au début, je prenais ses mains dans les miennes et je frottais énergiquement, comme mes parents savoyards me l'avaient appris quand on allait skier, tous les dimanches, à moins 10 degrés, dans une purée de pois sans nom, parce qu'il fallait en profiter avant que les Parisiens ne débarquent :

— Eh ! Mes doigts ne sont pas de la pâte à modeler ! Wallah adem (doux Jésus) !

J'ai dépensé une fortune pour trouver LA SOLUTION : crème Nok ou Nik, je ne sais plus trop, chaussettes montantes et gants à pile : c'était

l'ensemble, collection automne/hiver des compétiteurs qui pratiquent les sports extrêmes :

— Pfff ! Je ressemble à RoboCop. Tu vas bien finir par me transformer en soucoupe volante !

— Mais non ! Ça ne se voit pas trop... C'est vrai que ces chaussettes ne sont pas très féminines mais le vendeur m'a dit qu'elles sont très efficaces, il faut juste penser à les recharger le soir. Tu ne vas pas m'en faire un fromage ! Oh ! La ! La !

— Recharger des chaussettes ?...

— Oui, il y a des piles dedans.

Elle n'a pas tort. C'est grotesque mais il faut lutter activement contre le fléau qui pourrit sa vie. Mais comme je suis un peu Castorama, à mes heures perdues et que je ne lâche pas l'affaire facilement, elle a bien peur, que je lui confectionne un costume de cosmonaute pour endiguer sa maladie. Et puis un jour, de guerre lasse, je décidai de soigner le mal par le mal. Nous allâmes à la neige.

— C'est la première fois mon bébé que tu vas à la neige, tu pourras mettre des photos sur ton face book, c'est sympa !

— J'adore quand tu décides à ma place...

— Je fis la sourde-oreille. Monia pâlisait au fur et à mesure que nous prenions de l'altitude... Ce jour-là, le soleil dardait de tous ses feux, voire plus encore. 14 février 2007. Le chauffage était à fond dans la bagnole. Le thermomètre indiquait 40 degrés Celsius au compteur et 25 degrés à

l'extérieur de l'habitacle. J'étais au bord du malaise, tant la kangoo était devenue une étuve. J'avais choisi personnellement sa tenue : des moon boots, la traditionnelle combinaison intégrale de sport d'hiver, un bonnet péruvien aux longs cache-oreilles, deux paires de gants, cousus par mes soins, l'un sur l'autre, pour un concept unique anti-vent, une doudoune en plumes synthétiques car j'ai horreur qu'on tue les animaux. Bien que je sois une anticléricale indémodable, il y a une exception : je suis une grande fan de [Saint François d'Assise](#) depuis ma plus petite enfance parce que c'est le plus gentil et le patron des animaux. C'est l'unique trace de mes deux communions, de six ans de catéchisme tous les mercredis matins, dix de messes tous les samedis soirs avec ma grand-mère. Bref, un équipement digne d'élever, dans cette moiteur, dix millions de bactéries en plein delirium. Mais elle était parée pour affronter, le froid et la bise noire des grands espaces montagnards, les loups des bois et l'ours polaire. On n'est jamais assez prudent ! Pour couronner le tout, j'avais jeté mon dévolu sur un sport d'endurance : les raquettes dans la poudreuse. Bien sûr, au bout de cent mètres, dans une neige jusqu'aux genoux, ma Chérie devint cramoisie — surchauffe du moteur — et elle quitta tout, pour se retrouver en tee-shirt au milieu de l'immensité floconneuse et maculée : ce qui ne fut pas pour me déplaire...

— J'en peux plus ! J'étouffe ! Je vais me taper une crise cardiaque de chaleur ! A baba ! A baba ! (en gros : mon papa chéri vient me chercher)

— Mais ça n'existe pas une crise cardiaque de chaleur. Tu fais juste une réaction hyper thermique. Ce n'est pas grave. Et avec l'altitude, tu es un peu grisée, c'est tout. Bois ta canette de coca. C'est du sucre, ça va te faire du bien.

— Grisée ?! Mais je ne bois pas une goutte d'alcool, à part du champagne !

— C'est déjà pas mal, tu sais, 13° ! Le fond de mon verre que tu as bu il y a trois ans en boîte de nuit, a pu laisser des traces dans ton sang et ça resurgit maintenant... Avec l'altitude, ça suffit quelquefois... Et puis, reconnais-le, chérie, tu n'es pas une grande sportive...

— Si.

— Non.

— Si.

— NON ! Rappelle-toi quand tu faisais le marathon de ton quartier, au lieu de faire quatre tours, tu te planquais chez toi, ni vu ni connu, et tu ne faisais que le dernier pour arriver devant tout le monde ! Quelle tricheuse !

Je ris à gorge déployée...

— Arrête de me prendre pour une deba (ânesse) C'est à cause de ta tenue de m... . On dirait que je suis habillée avec trois sacs de couchage ! Ça me flingue le moral, une tenue pareille ! Et puis, la coupe je l'ai rendue et je me suis ramassé deux bonnes tartes par mon père en prime ! J'ai payé pour ma fraude.

Je continue à rire encore et encore. Monia et moi, sur le sujet vestimentaire, nous sommes totalement différentes. Elle craque pour les belles panoplies des stars sur tapis rouge, éclairage multi flash :

— C'est la grande classe !

Moi, j'ai plutôt un look savoyard, qui rime avec clochard mais qui n'a rien à voir, contrairement aux affirmations insistantes de mon paternel. Et puis, j'ai toujours rêvé, comme je l'ai lu un jour, sur le forum très pertinent et intelligent d'une ado, qu'on dise de moi : *Sans maquillage, un look déplorable et elle tue quand même*. Mais ce n'est qu'un rêve évidemment... Bref, notre expédition n'était pas le plus beau des plans romantiques pour un saint-Valentin. Toutefois, j'avais réussi ma mission : elle n'avait plus peur, ni du froid, ni de la montagne enneigée, même si hélas, la maladie n'avait pas disparu, même si Monia préfère, de loin, l'été, la bronzette, la plage, les cocotiers etc...

— Bouli... (pipi), dis-je d'une petite voix sourde et ténue.

— Bouli ? ! Tu te fiches de moi ! Tu viens d'y aller, y' a à peine une heure ! Va dans l'eau !

— Ah ! non ! je veux pas, ça va salir le lac ! Ce n'est pas ma faute si je dois boire beaucoup.

— Oui ma puce, je sais. Alors, va derrière les broussailles, là-bas.

Pour Monia, c'est encore bien plus dur que pour moi. Elle doit supporter ma maladie rénale depuis des années. Alors, n'est-ce pas la plus belle preuve d'amour !

Oui, toi et moi, le monde entier, toi seule à mes côtés...